



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## **Universitätsbibliothek Paderborn**

### **Retraite Spirituelle Pour Un Jour De Chaque Mois**

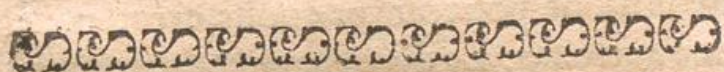
**Croiset, Jean**

**Paris, 1710**

Meditations pour le jour de Retraite du Mois de Janvier.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-53734](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-53734)





## MEDITATIONS

Pour le jour de Retraite du mois  
de Janvier.

## PREMIERE MEDITATION.

*De la fin de l'Homme.*

## I. P O I N T.

*L'homme a été créé pour servir Dieu.*

C Onsidérez que ce n'est pas par hazard que nous sommes dans le monde : Dieu s'est proposé une fin en nous tirant du néant, & cette fin n'est autre que sa gloire, ne nous aiant créés que pour le connoître, pour l'aimer, & pour le servir. Nous glorifions Dieu en le connoissant, & en l'aimant ; nous lui témoignons nôtre amour en le servant ; nous le servons en gardant ses Commandemens.

C'est-là la fin pour laquelle Dieu nous a créés. Il pouvoit ne nous pas créer,



mais il ne pouvoit pas nous créer pour une autre fin. Le dérèglement des mœurs peut bien nous faire oublier nôtre devoir : mais il ne sçauroit changer nôtre fin dernière. Quelque dérèglez que nous puissions être, il sera toujourns vrai que nous ne sommes pas dans le monde pour y amasser de grands biens, pour y acquérir de l'honneur, pour y jouir de beaucoup de plaisirs, & pour y faire une haute fortune ; nous n'y sommes que pour servir Dieu. Les Rois, & les peuples, les sçavans, & les ignorans ; les jeunes, & les vieux, les riches, & les pauvres, ne sont dans le monde que pour cette fin. Que les hommes soient de différente condition ; qu'il y ait parmi eux de la subordination, que les uns naissent Maîtres, que les autres naissent sujets, ils sont tous pour la même fin dernière, & tous conviennent en ce point, qu'ils ne son créez que pour connoître Dieu, pour l'aimer, & pour le servir.

Distraits par la multiplicité des objets, étourdis par le tumulte, occupez de vains amusemens, entraînez par le torrent du mauvais exemple, nous pouvons passer nôtre vie sans penser pour quelle fin nous sommes dans le monde ; mais l'obliga-



tion indispensable que nous avons de tendre sans cesse à cette fin, de ne rien faire que pour cette fin, ne passera pas.

Le feu n'est pas plus fait pour échauffer, ni le Soleil pour éclairer, que l'homme pour aimer Dieu, & pour le servir. Ce n'est même que pour nous aider à parvenir à nôtre dernière fin, que Dieu a créé cette multitude presque infinie de créatures, ny en ayant pas une, qui prise en elle-même, ne nous fournisse une raison pour le connoître, un motif pour l'aimer, & un moïen pour le servir.

Nous n'avons qu'à consulter la-dessus nôtre cœur. La passion extrême que nous avons tous naturellement d'être heureux, & l'impuissance absolüe où nous sommes de le devenir sur la terre, nous font connoître assez sensiblement, que ce n'est point pour des objets créez que l'homme a été fait; il faut qu'il s'éleve jusqu'à Dieu: & du moment qu'il prend ce parti, il trouve une paix pleine, & parfaite, qui seule fixe tous les desirs; il goûte dès lors une douceur qu'il n'a point trouvée ailleurs; marque évidente que Dieu est sa fin, & le centre de son repos: *Fecisti nos Domine, ad te, & irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.*



Nous ne sommes donc dans le monde que pour servir Dieu. C'est-la fin de tous les hommes ; mais tous les hommes vivent-ils pour cette fin ? C'est-là l'unique nécessaire dont nous parle le Fils de Dieu dans l'Évangile , & le regarde-t-on comme tel ?

Quels empressements dans le monde pour venir à bout de ses desseins , pour réussir dans son employ , pour le service de son Prince ! A-t-on les mêmes empressements pour servir Dieu ? A considérer la conduite de la plupart des hommes , ne diroit-on pas , qu'ils sont pour tout autre chose que pour Dieu ? Combien de fois la qualité de serviteur de Dieu cede-t-elle à la qualité d'homme de Robe , d'homme d'épée ? Combien de fois les maximes du monde l'emportent-t-elles sur les devoirs de Chrétien ? Chacun a ses desseins , chacun va à ses fins. Il faut bien qu'on soit peu persuadé que Dieu est nôtre fin dernière, puisqu'on se met si peu en peine de tendre à Dieu comme à sa dernière fin.

Il n'est point de vérité dans le Christianisme qu'on apprenne plutôt que celle de la fin de l'homme , & il n'en est point à laquelle on pense moins , & de



laquelle on soit moins touché, quand on y pense. Accoutumé que l'on est presque dès le berceau à entendre dire que l'homme n'a été créé que pour servir Dieu, on n'est nullement touché de ce que ces mots signifient. Peut-être n'en a-t-on jamais bien pénétré le sens, & beaucoup moins préveu les conséquences. Car s'il est vrai que je ne suis dans le monde que pour servir Dieu, il ne doit pas y avoir une seule action de ma vie qui ne se rapporte à Dieu, & je ne sçai s'il y en a une seule dans toute ma vie que j'aye faite uniquement pour Dieu.

C'est ici la vérité fondamentale de nôtre Religion; vit-on conformément à cette si importante vérité? C'est la maxime capitale de l'Évangile, tout roule sur cela, c'est la base sur quoi tout porte, & à ne consulter que nos mœurs, nos sentimens, & nôtre conduite, diroit-on que Dieu est nôtre dernière fin! On pense à tout autre chose, mais puisqu'on ne pense presque point à Dieu, ne diroit-on pas que Dieu est compté pour rien?

On trouve du temps pour tout, excepté pour aimer Dieu, & pour le servir. Biens, honneurs, plaisirs, tout nous charme; Dieu seul n'a point d'attraits



pour nous ; cependant où peut-on trouver un véritable plaisir qu'en Dieu seul ! Vous nous avez fait pour vous, Seigneur, disoit S. Augustin, & nôtre cœur sera toujours dans l'agitation & dans l'inquietude jusqu'à ce qu'il se repose en vous.

Ne l'avons-nous pas expérimenté mille fois à l'égard des choses que nous avons le plus passionnément souhaitées ? a-t'on été content quand on les a obtenues ; n'a-ce pas été bien souvent assez d'en jouir pour les mépriser & pour en avoir du dégoût ? Nous avons beau nous étourdir pour errer avec moins de crainte ; ce dégoût même, cette inquietude intérieure que nous sentons presque toute la vie, est une voix secrète qui nous dit que nous ne sommes pas faits pour les créatures, qu'il n'y a que vanité, qu'amusement, & qu'affliction d'esprit sur la terre, & que nous ne sommes faits que pour Dieu.

Il n'est pas à nôtre choix de nous substituer une autre fin, celui qui nous a donné l'être y a attaché une obligation inaliénable de retourner à lui. Et s'il eût été à nôtre choix de prendre Dieu ce bien infini pour nôtre fin dernière, euf-



fiens-nous pensé à en choisir un autre: Et  
quoi ! Dieu nous a mis lui-même dans  
l'heureuse nécessité de n'en avoir point  
d'autre, & nous nous mettons peu en  
peine de tendre à cette dernière fin.

Hommes ingrats, n'êtes vous pas en-  
core assez bien partagez d'avoir Dieu  
pour vôtre souverain bien, pour vôtre  
fin dernière: *Usquequò claudicatis in  
duas partes! si Dominus est Deus, sequi-  
mini eum*: Pourquoi voulez-vous vous  
partager entre Dieu & le monde, si  
Dieu est vôtre unique Seigneur, pour-  
quoi ne le servez-vous pas uniquement?

Qu'attends-je, Seigneur, pour pren-  
dre ce parti! ay-je trop bonne santé, suis-  
je encore trop jeune; & quoi! est-ce que  
je crains de vous servir trop long-temps,  
si je commence dès-à-présent à vous ser-  
vir, moi qui ne suis dans le monde que  
pour cette fin.

Helas! je n'ai point délibéré quand il a  
fallu perdre les plus belles années de ma  
vie à de vains amusemens, au service du  
monde; & maintenant tout convaincu,  
tout desabusé que je suis de mes premiers  
égaremens, je vous dispute encore quel-  
que reste de vie, & je doute si je com-  
mencerai dès ce moment à n'aimer plus  
que vous.



Il est étrange qu'il me faille tant de raisons & tant de réflexions pour me déterminer sur un point de cette importance, & dont je suis pleinement convaincu ! mais il est encore plus étrange que je ne me détermine pas en faisant toutes ces réflexions.

Attends-je, que réduit à l'extrémité on me vienne dire, que je n'ai plus que quelques jours de vie, pour penser sérieusement à me convertir. Eh mon Dieu ! que me serviroient alors les réflexions que je fais à présent, quelles tristes réflexions ne ferois-je pas alors sur l'inutilité de les faire dans ces derniers momens.

C'en est fait, Seigneur, je ne partage plus mon cœur ; vous ne m'avez fait que pour vous, je serai aussi désormais tout à vous.

*Dixi, nunc cœpi : hæc mutatio dexteræ excelsi.*

C'est à vôtre seule miséricorde que je dois ce changement. Je commence tard à vous servir, il est vrai ; mais enfin vous ne laissez pas d'agréer les services de ceux, qui ne sont venus qu'à la onzième heure. J'espère qu'avec le secours de vôtre grace, ma ferveur, & ma fidélité vous dédommageront en partie de mes



infidelitez passées ; & que quelque part ,  
& en quelque temps que je meure , j'au-  
rai du moins la consolation d'avoir com-  
mencé de vous servir.

*Quid mihi est in Cælo , & à te quid vo-  
lui super terram ?*

Qu'est-ce que je puis souhaiter dans  
le Ciel , & sur la terre , qui me puisse  
contenter hors de vous ?

*Deus cordis mei , & pars mea Deus  
in æternum.*

Vous êtes le Dieu de mon cœur , &  
je ne veux plus que vous pour mon heri-  
tage.

## II. P O I N T.

*L'homme a été créé pour se sauver en  
servant Dieu.*

Considérez que Dieu , qui ne nous a  
créés que pour le servir , a voulu par  
une bonté singulière que nous ne pas-  
sions le servir sans nous sauver. Il s'est  
proposé nôtre bonheur éternel en nous  
créant pour sa gloire ; & comme ce bon-  
heur éternel ne nous est proposé que sous  
le titre de récompense , toute la vie ne  
nous est donnée que pour la mériter.

C'est pour cela que Dieu a fait des



Loix , & des Commandemens ; & cet instinct si naturel , qui pousse tous les hommes à souhaiter , & à chercher la félicité , nous avertit au milieu même des plus grands desordres que nous ne sommes sur la terre , que pour travailler à être éternellement heureux dans le Ciel. Ce remords de la conscience , qui ne s'éteint presque jamais , ne nous dit-il pas assez haut , dès que nous nous égarons tant soit peu , que nous nous mettons en danger de nous perdre ? Et cette crainte salutaire de l'Enfer , & des terribles Jugemens de Dieu , que les plus déterminés ressentent , n'est-elle pas une voix assez forte , qui nous dit sans cesse , que nous ne sommes dans le monde que pour nous sauver ?

C'est-là la grande , & l'unique affaire de tout le monde , c'est-là nôtre dernière fin. On n'est pas sur la terre pour avoir cet emploi , pour être élevé à cette dignité , pour se distinguer dans cet état , pour exceller dans cet art , & pour se faire de la réputation par son mérite. Vous n'êtes élevé à cette dignité , vous n'avez cet emploi , Dieu ne vous a donné ces belles qualités , ce succès , ce mérite , que comme des moyens qui doivent



vous aider , à vous sauver , & à parvenir plus aisément à cette dernière fin.

Nous ne sommes donc créés que pour nous sauver , c'est-à-dire , pour éviter un Enfer , & un malheur éternel ; c'est-à-dire , pour gagner un Paradis , & un bonheur éternel. Nous ne sommes que pour le Ciel , & nous ne sommes sur la terre que comme des exilés , où tout au plus , comme des voyageurs qui doivent se réjouir chaque jour de voir approcher le terme de leur voyage , ou de leur exil.

Mais est-ce ainsi qu'on se regarde sur la terre ? Est-ce ainsi qu'on regarde le Ciel ? A considérer notre conduite , dirait-on que nous regardons le salut comme notre dernière fin. Chacun sçait si bien prendre les moyens pour arriver à ses fins : il faut bien qu'il y ait peu de gens qui se proposent leur salut pour leur fin dernière , puisqu'il y en a si peu qui en prennent les véritables moyens.

Il seroit aisé de connoître quelle est la fin que ce Marchand se propose dans son Negoce , cet homme sçavant dans ses Etudes , cet homme de Cour dans ses manières , ce brave au milieu des hazards où il s'expose tous les jours. Mais seroit-



il aussi aisé de connoître que chacun dans son état , & dans ses emplois ne pense sérieusement qu'à se sauver , & ne se propose que Dieu pour sa fin dernière.

Cependant , que sert à un homme de faire une riche fortune , que lui sert de gagner tout le monde , s'il perd son ame ? & quel échange peut-il faire qui le puisse dédommager de la perte qu'il aura faite ? Il vaudroit mieux pour lui n'avoir jamais été , que de n'avoir pas fait son salut.

Souvenons-nous , que si Dieu n'est nôtre souverain bonheur , il sera nôtre souverain malheur. On peut se passer de toutes les autres choses de quelque nature qu'elles soient ; mais on ne peut se passer de ce bien-là. Un homme pauvre , abandonné , dans l'oubli , & dans l'obscurité , s'il se sauve , il est heureux pour toute l'éternité , & il n'a besoin de rien. Un homme riche , puissant , heureux , honoré dans ce monde , s'il se damne , il est malheureux pour toujours.

Qu'a servi à ces grands génies , à ces hommes extraordinaires d'avoir rempli le monde de leurs belles actions , & d'y avoir acquis tant d'honneur , s'ils sont damnez ? Représentez-vous un homme



à l'heure de la mort, qui ait possédé des richesses immenses, qui ait joui de tous les plaisirs, qui soit arrivé au comble de la gloire, & de la grandeur, & qui aiant réüssi dans tout le reste, ait uniquement négligé l'affaire de son salut; & demandez lui dans ce dernier moment: *Quid prodest?* Que vous servent à présent tous ces biens, ces plaisirs, ces grandeurs? Tout cela est passé, tout cela est à vôtre égard comme s'il n'avoit jamais été. Mais vôtre ame que vous avez perduë ne passera pas; mais les peines terribles qui sont les suites funestes de cette perte ne passeront pas; mais le regret mortel d'avoir négligé la seule importante affaire ne passera jamais.

Considérons-nous nous mêmes dans ce dernier moment? Quels sentimens aurons-nous alors sur tout ce qui nous est à présent un obstacle à nôtre salut? De quel œil envisagerons-nous ces beaux desseins de fortune, ces grands projets dont nous aurons été tout occupez?

On aime mieux se mettre en danger de perdre son ame, que de desobliger un ami, que de laisser moins de biens à ses enfans, que d'être moins distingué pendant sa vie; quel sentiment aura-t-on



de tout cela à l'heure de la mort ? Le souvenir de ces honneurs passez consolera-t-il beaucoup un homme qui va être damné ? Ces biens dont on se voit presque déjà dépouillé nous seront-ils d'un grand secours ? Ces prétendus amis nous seront-ils beaucoup obligez de ce que nous nous sommes perdus pour leur faire plaisir ? Serons-nous nous-mêmes beaucoup obligez à ceux qui auront été l'occasion, ou la cause de nôtre perte, & pour l'amour de qui nous nous serons damnez ?

Pauvre Pere de famille, travaillez, suez, usez vôtre santé, & vôtre vie, pour laisser vos enfans à leur aise ; si vous êtes damné, qui vous sçaura gré de vôtre perte ?

Eh ! Seigneur, quel usage faisons-nous de nôtre raison ? Nous sommes les premiers à condamner la conduite de ceux qui negligent leurs propres affaires pour faire celles d'autrui ; & nous ne nous occupons que de vains amusemens, ou tout au plus, des affaires de ceux qui doivent nous survivre, tandis que nous negligons nôtre seule, & nôtre unique affaire, qui est l'affaire du salut.

Si pour être riche il ne tenoit qu'à le



vouloir sérieusement, qui est-ce qui ne le feroit pas ? Il dépend de nous d'être Saints, & encore a-t-on de la peine à le vouloir être ; & ce n'est proprement que parce qu'on ne veut pas l'être, qu'on ne l'est pas.

Il est surprenant que les hommes qui s'aiment tant, fassent si peu de réflexions sur une vérité de cette conséquence ; il est étrange de voir des personnes d'ailleurs si sages, & qui font paroître tant de prudence dans leur conduite, sortir du monde sans avoir presque jamais pensé, pourquoi ils y étoient entrez, d'où ils étoient venus, & où ils devoient aller après cette vie, & s'étourdir à la mort sur quelque apparence de conversion.

Qu'est devenu, Seigneur, ce desir passionné de nôtre salut, qui vous a fait faire de si grandes choses ? Il semble, mon Dieu, que vous ne soiez plus touché de la perte de ceux que vous avez rachetté par vôtre Sang. Jusqu'à quand souffrirez-vous que des ames qui vous ont tant coûté se perdent sans ressource ? N'êtes-vous pas encore nôtre Dieu, & ne sommes-nous pas encore vôtre peuple ? Et pourrez-vous jamais oublier que vous êtes nôtre Sauveur ?



Il est vrai que je n'ai pas sçû profiter du bonheur que j'avois de n'être fait que pour vous. Bien loin de me servir des creatures pour aller à vous, je vous ai oublié pour m'arrêter aux creatures. Je me suis égaré de la voie qui me conduisoit à ma fin dernière, & je n'ai pas voulu suivre la voix du bon Pasteur qui m'appelloit; mais je connois, & je déplore mes égaremens, quelque infidele que j'aie été; cela me suffit pour me faire espérer que vous me ferez miséricorde. Vous m'avez aimé, Seigneur, lorsque je ne vous aimois pas, lors même que je faisois tout ce que je pouvois pour vous obliger à ne me pas aimer. Vous m'avez cherché, lors même que je vous fuïois davantage. Et quoi! mon Dieu, maintenant que je veux vous aimer, me rebuterez-vous? Maintenant que je vous cherche me fuïrez-vous? Je ne sçaurois, ô mon Dieu, avoir cette pensée d'un Pere, d'un Sauveur, & d'un Dieu aussi bon, & aussi miséricordieux que vous l'êtes.

Oùï, mon Dieu, je reconnois, j'avoie que je ne suis que pour vous aimer, & pour vous servir, je suis résolu, avec le secours de vôtre grace, de faire l'un

&



& l'autre ; & j'espere , que puisque vous avez eu jusqu'ici assez de patience pour souffrir mes égaremens , vous aurez encore assez de bonté pour me les pardonner.

*Dixi , nunc coepi : hac mutatio dexterae excelsi.*

Cen est fait , je commence dès ce moment une nouvelle vie , & c'est à vôtre seule miséricorde , ô mon Dieu , que je dois ce changement.

LECTURE. On pourra lire le premier Chapitre du premier Livre de l'Imitation de Jesus-Christ.

\*\*\*\*\*:

## SECONDE MEDITATION

Pour le mois de Janvier.

*Des moïens que nous avons pour arriver à nôtre derniere fin.*

### I. P O I N T.

*Les moïens qui sont communs à tous les Chrétiens.*

CONsidérez que Dieu ne s'est pas contenté de nous avoir créés pour  
D



lui-même comme pour nôtre fin dernière, il a voulu encore par un effet de sa bonté nous engager indispensablement à aller à lui par le grand nombre de moïens qu'il nous a donnez de tendre à nôtre dernière fin.

Il n'y a pas une créature, qui, prise en elle-même, ne nous fournisse un moïen pour connoître, & pour aimer Dieu; & si quelqu'une devient un obstacle, ce n'est que par l'abus que nous en faisons. Les biens, & les maux de cette vie, les châtimens même dont Dieu se sert pour punir nos infidelitez, tout peut servir pour nôtre salut. Il n'est pas jusqu'à nos déffauts qui ne puissent nous être utiles. Nous n'avons point de plus mortel ennemi de nôtre salut que le démon; ses ruses cependant, & ses tentations même, peuvent servir à nôtre salut.

Il faut necessairement avoir la grace pour arriver à nôtre dernière fin, sans elle tous nos efforts seroient inutiles; aussi est-ce un article de Foi, que nous pouvons bien manquer à la grace; mais la grace ne nous manquera pas, parce qu'il n'y a pas un damné qui ne soit damné par la faute, qui ne soit damné parce qu'il l'a voulu.



Nous sommes foibles , les occasions sont fréquentes , & par la corruption que le peché a causée dans le cœur de l'homme , nous avons tous un furieux penchant au mal ; mais peut-on avoir de plus puissans secours pour nous empêcher de tomber , & pour nous relever de nos chûtes ? Avons-nous jamais bien conçu combien il est aisé de faire nôtre salut , si nous voulons nous servir des grands moiens que nous avons de le faire ? Tant de Sacremens où les merites de Jesus-Christ nous sont appliquez ; Sacremens qui nous sont , pour ainsi dire , un bain de son Sang , & par lesquels l'ame trouve de si grands secours dans tous ses besoins ; Sacremens , remedes salutaires , sources intarissables de tant de graces ; ne sont-ce pas là des moiens aisez , & efficaces pour arriver sûrement à nôtre dernière fin.

Il étoit facile aux Disciples de Jesus-Christ d'être Saints , aiant sans cesse ce divin Sauveur avec eux. Nous sera-t-il beaucoup difficile de le devenir , l'aiant sans cesse avec nous ? Ils étoient heureux de pouvoir obtenir de ce divin Sauveur ce qu'ils souhaitoient ; le sommes-nous moins en possédant Jesus-Christ dans



l'Eucharistie ? Et à qui tient-il que nous n'obtenions ce que nous voulons ?

La priere est encore un moïen tres-efficace, puisque Jesus-Christ s'est solennellement engagé à nous accorder tout ce que nous demanderons en son nom. Il n'a rien excepté dans ses promesses, & il a fait ces promesses indifferemment à toutes sortes de gens. Il ne s'agit que de demander, & qui est-ce qui ne le sçait pas faire ? Mais les a-t-on beaucoup demandez ces secours ? Et que fait-on pour les mériter ?

Quand nous n'aurions que le seul Sacrifice de nos Autels, nôtre salut ne devroit-il pas être en assurance ? Quelques grandes que soient les graces dont nous avons besoin, peut-on s'imaginer qu'un Dieu présenté, qu'un Dieu offert pour prix de ces graces, ne soit pas capable de les obtenir ? Et après les assurances si souvent réitérées de la volonté qu'il a de nous faire du bien, oferions-nous manquer de confiance ? Nous devons beaucoup à la Justice de Dieu, il est vrai, nous avons besoin de secours extraordinaires ; mais une seule Communion, une Messe ne nous fournit-elle pas abondamment de quoi acquitter toutes ces dettes,



de quoi satisfaire à tous ces besoins ?

Nous avons une Hostie que Dieu ne peut pas ne pas agréer, une Hostie capable d'effacer tous les pechez des hommes ; & à qui tient-t-il qu'elle n'efface les miens ?

Certainement s'il eût été à nôtre pouvoir, s'il eût été à nôtre liberté de choisir des moïens propres pour faire nôtre salut, nous fussions-nous jamais avisez d'en choisir de si puissans, de si aisez, & en si grand nombre ? Nous fût-il même jamais venu en pensée de demander ce que Jesus-Christ a fait en nôtre faveur ? Que de graces ! que de secours spirituels ! & quel usage avons-nous fait de tous ces moïens ? Quel profit avons-nous tiré jusqu'ici de toutes ces graces ? Et quelle marque est-ce de n'en avoir pas profité ?

A la verité, il faut avoir bien peu d'envie d'être sauvé, quand on se damne avec des moïens aussi aisez, & aussi efficaces que ceux que nous avons de faire nôtre salut ! Quel excuse aurons-nous, quel prétexte tant soit peu plausible pourrons-nous apporter, si nous ne le faisons pas ?

Qu'aurons-nous à répondre au repro-



che que nous ferons les Infidèles , au reproche que Jesus-Christ lui-même nous fera , en se servant pour nous confondre de l'exemple même des Paiens ? Il s'en est trouvé de ces Paiens qui n'ont eu de l'estime que pour la vertu , qui ont eu en horreur le vice , qui ont été religieux jusqu'à la superstition , & cela seulement par l'esperance d'une vaine réputation , & d'une récompense ridicule ; qu'eussent-ils fait , si éclairez , comme nous le sommes , ils eussent eu les secours que nous avons ?

Quel regret pour un Chrétien qui s'est damné avec tant de secours ! Quel regret , quel désespoir pour moi , si avec de si puissans moïens je me damne ! Et à quoi dois-je m'attendre si je ne me sers pas mieux de ces moïens que je n'ai fait jusqu'à présent ?

Quelles œuvres a produit en moi cette foi , qui cependant est morte sans les œuvres ? combien de fois me suis-je approché du Sacrement de Penitence depuis que je suis pecheur ? & depuis que je m'en approche ? en suis-je devenu plus penitent ! Quel étonnement si cette pauvre Femme malade , qui avec tant de confiance toucha seulement le bord de la



Robe de Jesus-Christ, n'eût pas été guerrie ! Quelle surprise si ce Mort dont Jesus-Christ ne toucha que le Cercüeil ne fût pas ressuscité sur l'heure même ! Le peu de fruit que je tire de tant de puissans secours, est-il le sujet d'un moindre étonnement ? D'où vient qu'après m'être nourri plus de cent fois du Corps & du Sang précieux de Jesus-Christ, je suis toujours aussi infirme ? D'où vient que touché, qu'étonné de voir avec quel excès Jesus-Christ m'aime, je n'en aime pas plus Jesus-Christ ?

## II. P O I N T.

*Les moïens que chacun a en particulier.*

Considérez, qu'outre ces grands secours communs à tous les Chrétiens, nous avons chacun en particulier des moïens tres-propres, & tres-faciles pour arriver à une sublime sainteté. Le naturel, l'esprit, les passions mêmes peuvent être d'un grand secours quand on sçait s'en servir ; c'est ordinairement sur ce fonds que la grace travaille, & soit que nos inclinations nous portent au bien, ou qu'elles nous portent au mal,

D iiij



un peu de bonne volonté fait que tout fert à la vertu.

Les maladies, & les accidens particuliers qui nous arrivent durant la vie, ne nous arrivent que pour nous faire aller plus vite à nôtre fin dernière, en nous séparant, ou du moins en nous dégoûtant de cent objets créés, qui nous occupent, qui nous amusent long-temps, & qui nous arrêtent toujourns.

Mais les moïens les plus sûrs, & les plus efficaces pour faire son salut, sont ceux que chacun trouve dans l'état où Dieu l'a appelé.

Tous les états de vie sont des voïes différentes, qui selon l'ordre de la Providence conduisent toutes à nôtre fin dernière. C'est une erreur grossiere de s'imaginer que pour arriver à une haute perfection, il faille faire des choses extraordinaires; pour être grand Saint, il ne faut que remplir parfaitement les devoirs de son état. La femme forte, cette Heroïne si estimée, si hautement louïée dans l'Ecriture, n'a acquis de si grands merites qu'en prenant soin de sa famille; & Jesus-Christ lui-même n'a pas jugé qu'il pût rien faire de plus digne de lui durant l'espace de trente ans, que de



s'acquitter parfaitement des devoirs les plus ordinaires de l'état pauvre, & humiliant qu'il avoit choisi.

On s'égare dans toute autre voie. C'est illusion de vouloir faire beaucoup si l'on ne fait ce que l'on doit, & l'on fait toujours ce que l'on doit, quand on fait ce que Dieu veut. Or en remplissant jusqu'aux moindres devoirs de nôtre état, nous sommes toujours sûrs de faire ce qui lui plaît.

Les gens du monde, sans sortir des bornes de leur condition, trouvent dans ce qu'ils sont obligez de faire chaque jour, tout ce qu'il faut faire pour être Saints : seront-ils excusables devant Dieu, s'ils ne le font pas ? eux qui font beaucoup plus pour le monde, qu'ils ne sont obligez de faire pour Dieu, afin d'être sauvez.

Les personnes Religieuses trouvent dans leur état tous les moïens, & les seuls moïens qui leur conviennent, pour arriver à une perfection sublime par l'observation parfaite de leurs Regles, & de leurs vœux. Ces Regles ont fait les Saints qu'on honore dans la Religion, qu'ils avoient embrassée, & l'on ne doit pas esperer de s'y faire Saint que par l'ob-



servation parfaite de ces mêmes Regles.

Et qu'on ne dise pas qu'elles paroissent de peu de consequence , puisqu'elles n'obligent pas sous peine de peché ; car outre qu'il n'est rien de petit au service de Dieu , est-ce beaucoup honorer , & aimer Dieu , que de ne vouloir faire pour lui , que ce qu'on ne peut omettre sans encourir la disgrâce ; & par quoi est-ce que nous nous distinguerons des autres Religieux , que par l'observation des devoirs particuliers de nôtre état ? Par quoi est-ce que nous meriterons les secours extraordinaires dont nous avons besoin , que par l'observation de nos Regles.

On s'étonne que tant de Communions , tant de Messes , & cent autres puissans secours, ne nous servent presque de rien. On est toujours plus tiède , on a toujours plus de sujet de craindre pour son salut , quoiqu'on ait fait , ce semble , pour Dieu de si grandes avances ; certainement , tant qu'on néglige les moiens particuliers qu'on a , tous les autres sont inutiles. Les meilleurs remedes nuisent plutôt qu'il ne profitent , quand on néglige les moindres précautions.

Une personne Religieuse néglige ses



Regles, elle doit donc s'attendre à ne tirer aucun fruit de l'usage des Sacrements. Une personne du monde ne prend aucun soin de sa famille, elle negligé son domestique, elle ne s'acquitte qu'imparfaitement des devoirs de son état; qu'elle ne compte donc plus sur ses prétendues bonnes œuvres. On ne sçait nul gré à un serviteur, quelque bien intentionné qu'il soit, quelque grandes choses qu'il fasse, s'il ne fait ce qu'il doit; & comment feroit-il ce qu'il doit quand il ne fait pas ce que le Maître veut.

Faisons ici de sérieuses réflexions sur nôtre conduite, considérons comment c'est que nous nous sommes servis jus- qu'ici des moïens que nous avons de faire nôtre salut. Quel profit avons-nous tiré des moïens généraux? Nous servons-nous avec fruit des particuliers?

Dieu n'examinera pas seulement le mal que nous aurons fait; il examinera encore rigoureusement le bien que nous aurons mal fait, le bien que nous pouvions faire, & que nous n'avons pas fait. Serions-nous en état à présent de rendre compte de nôtre conduite? Il ne devrait pas y avoir une seule action dans toute nôtre vie, qui ne se rapportât à



Dieu ; & peut-être aurions-nous de la peine à trouver une seule action dans toute nôtre vie , que nous aïons faite uniquement pour Dieu.

Cherchons la cause du peu de fruit que nous avons tiré jusqu'ici de tant de secours spirituels ; examinons de bonne foi quel usage nous avons fait de tous les moïens que nous avons d'arriyer à la perfection. Si l'on est engagé dans le monde , comment est-ce qu'on s'est acquitté des devoirs de son état ? Si l'on est dans l'état Ecclesiastique , ou Religieux , comment est-ce qu'on a rempli les obligations , & observé ses Regles ?

Helas ! peut-être que je suis à la veille de ce jour décisif de mon sort éternel ; du moins est-il sûr que quelques-uns de ceux qui feront ces réflexions , & ce jour de Retraite , ne verront pas la fin de cette année , c'est-à-dire , que si ce sort tombe sur moi , je n'ai plus que quelques jours à vivre , & une éternité à regretter le temps , & les moïens de faire mon salut , desquels j'ai abusé.

Si le Figuier est condamné au feu pour n'avoir pas profité du soin qu'on avoit pris de le rendre fertile , si le serviteur peu industrieux est réprouvé pour avoir



enfoüi le talent qu'il avoit reçu , que  
dois-je penser de l'inutilité de ma vie ,  
& de l'abus que j'ai fait jusqu'ici de tant  
de secours spirituels que j'ai eu pour me  
faire Saint ?

Mais que vous sert , ô mon Dieu , que  
nous pensons si bien, si nous ne faisons  
pas mieux ? Que me sert d'avoüer ingé-  
nuëment que je n'ai encore rien fait pour  
le Ciel , si je ne commence sur l'heure  
même ? Il y a six mois que je me rendois  
la même justice , en suis-je devenu meil-  
leur ? Et à quoi dois-je m'attendre, si re-  
connoissant que j'ai abusé jusqu'ici des  
plus grandes graces , je ne profite pas des  
réflexions que je fais à présent sur cet  
abus.

LECTURE. *On pourra lire la Ré-  
flexion du monde. Tom. 3. pag. 1. & suiv.*

•••••

### TROISIE'ME MEDITATION

Pour le mois de Janyier.

*Sur les sentimens qu'on a à l'heure de la  
mort.*

**P**our fixer plus aisément vôtre esprit,  
& pour être moins distrait , imagi-



nez-vous que vous êtes au lit de la mort, & qu'il ne vous reste que deux ou trois heures de vie ; imaginez - vous ce que vous expérimenterez alors , c'est-à-dire , une foiblesse extrême qui vous laisse presque sans sentiment , une inquiétude mortelle qui ne vous donne pas un moment de repos , une crainte affreuse qui trouble l'esprit , des palpitations fréquentes, d'un cœur qui se meurt , une suffocation de poitrine , une respiration précipitée, une sueur froide qui se répand par tout le corps , lequel commence déjà à sentir le cadavre ; les jouës abatuës , un teint livide , des cheveux tout humides de la sueur de la mort , des yeux enfoncez , & affreusement ouverts , qui commencent à se troubler , & à s'éteindre , ne nous laissant de lumière qu'autant qu'il en faut pourvoir dans quel pitoïable état vous êtes réduit ; déjà abandonné de tout ce que vous aviez de plus cher dans le monde , dépouillé de tout ce que vous aviez de plus précieux , & réduit à rendre le dernier soupir entre les mains de quelques domestiques , ou de quelque inconnu.

Demandez à Dieu la grace de si bien concevoir les conséquences terribles de



ce dernier moment, d'où dépend l'éternité, & de si bien entrer dans les sentimens qu'on aura à cette dernière heure, que vous preniez dès à présent des mesures certaines pour assurer vôtre salut.

## I. P O I N T.

*Les sentimens qu'auront à l'heure de la mort les personnes qui auront vécu dans le désordre, ou dans la tiédeur.*

Considérez le changement étrange, qui se fait dans une personne qui se meurt. Il n'y a que quelques jours qu'on étoit plein de forces, & de santé, qu'on faisoit de grands projets, qu'on se voïoit comblé de biens, & d'honneurs; & voilà un homme tout à coup réduit dans un lit à la dernière extrémité, sans force, sans plaisir, dans la nécessité de tout abandonner, & d'être abandonné de tout.

Eh, Seigneur! qu'est-ce que l'homme? Quelque riche, quelque puissant, quelque nécessaire qu'on soit, il ne faut que douze heures de fièvre pour nous rendre tout le monde inutile, & nous-mêmes inutiles à tout le monde.



On s'estimoit heureux d'avoir du bien pour plusieurs années ; mais mon Dieu ! que fert-il d'avoir du bien pour plusieurs années , si l'on n'a plusieurs années pour jouir de son bien ?

En ce pitoiable état qu'est-ce qui peut être capable de rassurer un pécheur ? La pensée des plaisirs passez, dont il ne reste plus qu'un regret mortel , la crainte des tourmens à venir , dont on ressent déjà la rigueur , Dieu , les hommes , tout conspire à l'affliger , à l'effraier , à le jeter dans le désespoir.

Quelle plaie , pour ainsi dire , ne font pas dans le cœur d'un moribond , les larmes de ceux qui le servent ; l'étonnement que témoignent ceux qui s'en approchent , le silence même de ceux qui se retirent , les soupirs d'une femme , les cris des enfans , les pleurs des amis , l'empressement des domestiques. Avec quelle appréhension assaie-t-on les remèdes les plus violens ? Mais quelle fraieur ! quel accablement si l'on ne tire aucun soulagement de ces derniers remèdes !

Dans cette extrémité , pour ne pas dire dans ce désespoir , on a recours à un Confesseur pour rassurer un peu ce ma-



lade. Mais croit-on qu'en cette extrémité un pécheur soit beaucoup consolé par la présence d'un Confesseur ? Il s'effraie, il le regarde, il est tout interdit dans ce trouble, & dans cette fraieur, il faut se disposer à la mort ; de bonne foy est-ce le temps ? Est-on en état de le faire ? Et dans cette fraieur, dans ce trouble qui affoiblit, qui obscurcit si fort la raison, de quelle maniere le fait-on ? On exprime en parlant non pas ce qu'on sent, ou ce qu'on pense, mais ce qu'on entend dire au Confesseur, on ne sçait le plus souvent ny ce qu'on doit répondre, ny ce qu'on répond.

On diroit que Jesus-Christ même, qui console si fort par sa dernière visite l'ame des Justes, ne vient visiter le pécheur que pour lui reprocher à cette dernière heure d'une maniere plus sensible ses impiétez, ses sacrilèges. Certainement, la présence de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, console-t-elle beaucoup un moribond, qui n'a eu que de l'indifférence, & du mépris pour Jesus-Christ ? Quel sentiment de honte & de fraieur à la vûe de ce Rédempteur, qu'il a si long-tems offensé, qu'il a si mal-traité, & qui va être en peu d'heures son Juge,



Mais auprès de qui trouvera-t-on quelque soulagement? Car a-t-on reçu les derniers Sacremens, les proches parens se retirent, les meilleurs amis ne paroissent plus, & il ne reste auprès d'un moribond que quelques étrangers, qui n'attendent que le moment qu'il expire.

La pensée des plaisirs passez est-elle d'un grand secours contre les fraïeurs de la mort? Et le souvenir de ces longues séances au jeu, de ces profanes divertissemens, de ce libertinage de mœurs, de ces débauches, console-t-il beaucoup un moribond?

Quels sont ses sentimens? lorsque le Prêtre avant que de se retirer, lui présentant un Crucifix, lui dit: Que les remèdes lui étant désormais inutiles, & qu'à cette dernière heure toutes les créatures l'abandonnant, Jesus-Christ seul doit être désormais toute sa consolation, & son refuge. Vous ne devez plus avoir recours qu'à Jesus-Christ sur la Croix; c'est dans ses plaïes que vous devez chercher de quoi vous rassûrer contre les fraïeurs de la mort, de quoi adoucir ses rigueurs, & son amertume: Recevez donc, mon frere, cet objet consolant, c'est entre ses bras que je vous laisse.



Divin objet, source des plus douces consolations, à qui s'est étudié de vous ressembler pendant sa vie, & qui vous a aimé jusqu'à la mort! Mais objet triste à qui n'a aimé que le plaisir, à qui a vécu dans l'abondance, à qui ne pense à l'éternité, que quand il voit que le temps va finir, & qu'il n'a plus de temps; c'est donc là que se terminent toutes ces joies, tous ces divertissemens, toutes ces fêtes des gens du monde; là se réduisent toutes ces fausses idées, ces vains projets de fortune, d'établissemens, de plaisirs.

Voilà à quoi se voit réduit un libertin à cette dernière heure; & quand on a vécu dans l'indifférence pour Jesus Christ, dans une négligence extrême de son salut, quand on a mené une vie molle, & mondaine, trouve-t-on beaucoup de consolation à tenir un Crucifix entre ses mains à l'heure de la mort?

Mais si cette personne qui se voit réduite à n'avoir plus de compagnie que ce Crucifix, n'a nulle ressemblance avec Jesus-Christ crucifié, si elle n'a été nullement touchée des plus terribles vérités de nôtre Religion; si elle s'est moquée des plus saintes Pratiques de piété,



quels sentimens peut-elle avoir à cette dernière heure ?

Si du moins elle sçavoit profiter du peu de temps qui lui reste ! Mais hélas : la fraïeur, & le trouble où elle est, lui laissent-ils toute la raison, & toute la liberté nécessaire pour profiter de ce peu de temps ?

Cependant, le malade se meurt, & l'on a beau esperer de lui donner quelque consolation par les Prieres de l'Eglise : Ces Prieres sont à la verité consolantes pour ceux, qui aiant bien vécu, meurent en gens de bien ; mais consolent-elles beaucoup une personne qui n'entend pas un mot qui ne lui reproche les desordres de sa vie ?

Considérons le sens des Prieres qu'on fait à un Agonifant : *Proficiscere anima Christiana de hoc mundo*, s'écrie le Prêtre : Sortez de ce monde, ame Chrétienne. O, Seigneur ! que cet adieu est peu agréable ! qu'il est dur à qui a aimé le monde, à qui peut-être n'a aimé que le monde, à qui n'a rien fait pour le Ciel ! *Proficiscere* ; c'en est donc fait, il faut se séparer de tout, quelque attachement que l'on ait, quelque difficulté que l'on sente, on ne voudroit rien quitter, &



il faut mourir à tout.

*Hodiè sit in pace locus tuus , & habitatio tua in sancta Sion.* Ame Chrétienne , que vous soïez aujourd'hui en lieu de paix , & que vôtre demeure soit dans la sainte Sion. Que ce souhait est charitable ! Mais que peut penser un moribond , quand il sent bien qu'on n'a nulle raison de faire ce souhait en sa faveur , quand il entend la voix d'une conscience qui lui présage tout le contraire ?

*Miserere , Domine , gemituum , miserere lacrymarum ejus.* Aïez pitié , Seigneur , continuë le Prêtre , aïez pitié de ses gémissemens ; laissez - vous toucher à ses larmes ; mais s'il n'y a que la douleur de se voir dépoüillé de tout ce qu'on avoit de plus cher , qui arrache par force ces soupirs : Mais si dans la verité il n'y a que la vûë de la mort , & de l'Enfer , s'il n'y a que le regret , peut-être , de ne pouvoir plus pécher , qui soit la véritable source de ses larmes , cette Priere sera elle exaucée ?

*Agnosce , Domine , creaturam tuam non à Diis alienis creatam ; sed à te solo Deo vivo , & vero.* Reconnoissez , Seigneur , que c'est ici une ame que vous avez seul tirée du neant ; elle n'a pas été créée par



des Dieux étrangers ; elle est sortie de vos mains , reconnoissez donc vôtre ouvrage. Mais si cette ame a préféré les plus viles créatures au vrai Dieu ; Si elle a mené une vie si peu conforme aux maximes de Jesus-Christ ; Si elle a passé ses jours dans le peché , à quels traits ce Juge souverain la reconnoîtra-t-il pour son ouvrage ? Quelle apparence que Dieu regarde de bon œil , une ame qui l'a toujours regardé avec une outrageante indifférence , & avec le dernier mépris.

Mon Dieu ! quels sentimens doit avoir un homme qui est à l'agonie, c'est-à-dire, qui se voit comme en proie à la douleur , au regret , au desespoir , sans nul soulagement ; car lui reste-t-il assez de connoissance pour discerner les objets ? Tout ce qui se présente à ses yeux , tout ce qu'il entend augmente sa douleur , & sa crainte ; a-t-il perdu l'usage des sens , délivré qu'il est de tous les objets extérieurs capables de le distraire , avec quelle application , mais avec quel regret pense-t-il , & au mal qu'il a fait , & au bien qu'il n'a pas fait , & qu'il pouvoit faire , ou qu'il a mal fait.

Quels doivent être alors les sentimens



d'une personne , qui a mené une vie peu régulière , lorsqu'elle vient à penser : Je suis assurée que dans peu d'heures je ne serai plus en vie ; si je ne suis point en état de grace , je suis perduë pour une éternité ; & non seulement j'ai quelque sujet de craindre avec les ames les plus justes , de n'être pas en état de grace , mais j'ai encore sujet de douter positivement si j'y suis ; j'ai peut-être même de tres-fortes raisons de croire que je n'y suis pas.

En cette extremité tout ce qu'on a entendu dire des Jugemens de Dieu , de l'Enfer , de l'Eternité , tout cela revient à l'esprit , & le frappe d'une maniere terrible. Il est surprenant combien cet homme , qui peu auparavant doutoit de tout , railloit , plaisantoit des veritez les plus terribles ; il est surprenant dis - je combien il est enfin persuadé de tout ce qui fait l'objet de nôtre foy. Quelle fraieur , & quel trouble à la seule pensée du Jugement de l'Enfer , & de l'Eternité.

Cependant dans cette confusion de pensées désolantes , dans ces troubles , dans ces mortelles fraieurs , cette personne se meurt. Dès qu'on s'en apperçoit , on tâ-



che, mais inutilement, de lui suggérer des motifs de confiance en la miséricorde d'un Dieu qui souhaite si ardemment la conversion du pecheur : inutile secours, elle perd tout à coup l'usage de tous ses sens, & abandonnée comme en proie aux remords intérieurs, & aux cruels sentimens de regret, & de desespoir, elle expire, & à ce moment expirent avec elle toutes ses joies, toutes ses esperances; à ce moment expirent tous ses vains projets de conversion, & de penitence; à ce moment finit le temps, & commence pour elle l'épouventable éternité.

Ainsi finit la vie d'une personne qui a vécu dans le désordre; ainsi meurent ceux qui ont mené une vie tiède, & peu chrétienne; ainsi dois-je m'attendre à mourir si je ne commence dès ce moment à mieux vivre.

Serois-je dans de meilleures dispositions? Aurois-je d'autres sentimens, & des pensées plus consolantes, s'il me falloit mourir à l'heure même? Pourrois-je bien me rassurer contre les fraïeurs de la mort, moi qui ne puis y penser sans frémir? Et ma conscience me promet-elle une mort plus tranquille?

Eh!



Eh, Seigneur ! faudra-t-il que je n'aie fait cette Méditation que pour me rendre plus criminel, que pour me fournir de nouveaux sujets de regret, & de desespoir à cette dernière heure ? Je conviens qu'il n'est point de plus grand malheur que celui de mourir en réprouvé ; Je suis en état d'éviter ce malheur, vous m'en donnez tous les moïens, & à qui tiendra-t-il que je ne l'évite ?

Je ne voudrois pas mourir dans l'état où je suis, comment oserai-je vivre plus long-temps dans cet état ? Je risque le salut de mon ame, mon bonheur éternel ; je risque tout, si je reste seulement une heure dans le peché, & j'attendrai tranquillement un jour, une semaine, un mois à me convertir.

## II. P O I N T.

*Réflexions sur ces veritez.*

Qu'il est triste après avoir fait les considérations que nous venons de faire, de mourir avec autant de remords de conscience, & de regrets, que si on n'en avoit point fait !

Il étoit si aisé de me convertir ; j'avois



le temps, Dieu me présentoit la grace ; j'en avois la pensée ; il ne m'en eût pas beaucoup coûté ; & quand il eût dû même m'en coûter beaucoup, s'agissant de mon bonheur, ou de mon malheur éternel, y avoit il à délibérer sur ma conversion ? O si j'eusse alors suivi les saintes inspirations que j'avois ! O si je me fusse converti ! Mais je ne l'ai pas fait ; mais je ne suis plus en état de le faire ; mais je meurs, & je meurs dans le regret, dans le trouble, dans une assurance morale d'être damné.

Que de réflexions alors ! mais toutes inutiles. Que l'on juge sainement de toutes choses ; mais il n'est plus temps alors de profiter de tous ces beaux sentimens. On se repent alors de bien des choses ; Mais qu'il est dur de se repentir quand on sçait ; quand on sent que le repentir est sans fruit ! Quel déplaisir, quel regret de n'avoir pas fait ce qu'on pouvoit, & ce qu'on devoit faire, quel désespoir de ne pouvoir pas faire alors ce que l'on n'a pas fait ce qu'on voudroit avoir fait.

On n'a pas voulu faire de sérieuses réflexions sur les grandes veritez de la Foi, qu'on pouvoit faire si utilement durant sa vie ; on les fait alors ces réflexions,



on a tout le loisir de les faire, on est même en nécessité de les faire; mais que ce loisir est cruel! que cette nécessité est fatale, quand le dépit, & le desespoir, sont le seul fruit qu'on tire de ces réflexions.

Alors on s'apperçoit de toutes les irrégularitez de la vie; alors on reconnoît, mais trop tard, qu'on a été dans l'erreur.

Mon Dieu! quels doivent être les sentimens d'une personne consacrée à Dieu! lorsque sur le point de voir décider de son sort éternel, elle pense combien imparfaitement elle a vécu dans un état qui demandoit une perfection si sublime. Eh quoi! falloit-il faire tant de bruit, en quittant le monde, pour entrer en Religion, & vivre dans cette Religion selon les maximes du monde, & me damner dans cette Religion?

Dieu m'avoit fait la grace d'embrasser un état si parfait, ai-je profité de cette grace? Je m'étois dépoüillé de tout, j'avois fait même un sacrifice à Dieu de ma propre liberté, j'avois choisi un état de vie austere, & tout cela pour mourir en paix, en mourant en Saint; mais malheureux que je suis! ignorois-je que la



bonne mort est le fruit de la sainteté de la vie. Helas ! combien de fois l'avois-je dit aux autres ! & pourquoi n'ai-je pas profité moy-même de ce que je leur ai dit ? Que de Prières sans attention ! que de Messes , que de Communions sans fruit ! que de Confessions sans amendement ! que de graces renduës inutiles ! que de bonnes œuvres perduës faute de bons motifs.

Eh , Seigneur ! falloit-il faire tant de démarches pour faire une si grande perte ! qu'on se soit arraché du sein de ses parens , qu'on ait été insensible à leur caresses , & à leurs larmes , qu'on ait surmonté les plus grands obstacles , tout cela , pour assurer son salut ; & que pour avoir trop recherché les petites commoditez , pour je ne sçai quels attachemens à mille bagatelles , ou du moins à des choses à quoi on auroit eu honte de s'attacher dans le monde , on ait mené une vie tiède , lâche , imparfaite dans la Religion ; qu'on se trouve à l'agonie dans des remords accablans, dans des fraïeurs étranges , & qu'on meure dans un doute formel de son salut ; est il bien consolant d'avoir achetté une mort si triste à un si haut prix ?



Quelles sont alors les inquiétudes d'un Ecclésiastique , qui avec des mœurs séculières , a vécu dans un état qui demande une vie si exemplaire , & une si édifiante piété ! Quels doivent être les troubles aux approches de ce moment fatal , qui doit décider de son sort éternel ? Quels sont les sentimens au souvenir de ces dangers fréquens , où il a été continuellement exposé sans précaution , sans défiance ; au souvenir de cette multiplicité de Benefices , de ces grands revenus dont il a fait un usage si peu conforme à ses obligations ? Il n'est plus temps , alors d'assoupir les remords de conscience par de vains prétextes de bienfaisance , & de qualité ; c'étoient les aumônes des Fidéles , c'étoit le patrimoine des Pauvres , c'étoit l'héritage , pour ainsi dire , de Jesus-Christ ; quelle fraïeur à la seule pensée du compte terrible qu'il en faut rendre.

Le souvenir d'une vie passée dans la tiédeur au service de Dieu , peut-il inspirer des sentimens d'une tendre confiance ? De quel œil envisage-t-on ce moment décisif , quand on considère sérieusement , & de sang froid , eomme on le fait alors que la moindre des graces



qu'on a méprisées, auroit pû convertir un Païen, & que toutes ensemble n'ont pû faire un fervent Religieux, ni un parfait Fidele.

1 Quel nombre prodigieux de fautes, qu'on n'avoit pas apperçûës, ou que la passion, & la tiédeur, nous faisoient passer pour legeres, & qui alors nous paroissent des pechez griefts ?

2 Quel motif de consolation peut avoir alors un Religieux imparfait ? Sera-ce le souvenir de ses Regles, qu'il a si mal gardées ? Sera-ce la protection des Saints de son Ordre, qu'il a deshonoré par sa conduite peu réguliere ? Sera-ce la bonté de Dieu même, qu'il a si mal servi, après en avoir reçu de si grands bienfaits ?

Il se trouve quelquefois des gens qui raillent des plus saintes Pratiques de pieté, qui traitent de minutie, & de petitesse d'esprit, cette grande délicatesse de conscience, & cette ponctualité constante, que les personnes ferventes ont à s'acquitter des plus petits devoirs de leur état ; s'il est vrai, comme ils nous en affuroient, qu'ils aient eu raison de juger, & d'agir de la sorte, qu'ils fassent encore alors le même jugement ? Que ne



soutiennent-ils jusqu'à la mort leur caractère de railleurs, & d'esprits forts ? S'il est vrai qu'ils aient dû traiter ces exercices de piété, & la devotion même de vain scrupule, qu'il s'en sçachent bon gré alors, qu'ils s'applaudissent à cette dernière heure ? S'il est vrai qu'ils aient été sages de se faire une idée de devotion commode, une fausse conscience à l'abri de laquelle ils ont vécu dans une trompeuse sécurité ; qu'ils se reglent encore alors sur ce même système ? Mais, ô mon Dieu ! n'est-ce pas là la véritable cause de leurs fraïeurs, & de leur trouble ? N'est-ce pas là ce qui les met au désespoir ?

Durant la vie la passion nous aveugle, l'exemple nous entraîne, les objets nous enchantent, l'embarras des affaires nous occupe, & il semble qu'on prend même plaisir à s'étourdir sur les plus grandes veritez de la foi ; la foi elle-même est à demi éteinte par les désordres d'une vie déreglée : à la mort, la Raison, la Religion, la Foi même a toute sa force ; on croit, mais d'une foi accablante, laquelle, semblable à celle des demons, fait frémir ; mais elle ne convertit pas.

Il est étrange que chacun convienne,



qu'à l'heure de la mort on est au désespoir de n'avoir pas été mortifié, d'avoir mené une vie mondaine, une vie molle, & délicieuse, d'avoir fait si peu de bonnes œuvres; enfin, d'avoir vécu comme l'on vit, & que cependant après avoir fait ces réflexions, dont on est pleinement convaincu, on se mette si peu en peine de mieux vivre. Et moi-même qui fais à présent ces réflexions, & qui condamne si fort ceux qui n'en profiteront pas; en vivrai-je désormais plus chrétiennement?

A la mort tous les obstacles s'évanouissent, & nous laissent toute la liberté de juger des choses sans préoccupation.

On voïoit autrefois, mais on n'étoit pas touché du peu de solidité des biens du monde, on ne s'appercevoit même pas du vuide des plaisirs de la terre: à la mort on ne voit pas seulement, mais on sent; & on sent si vivement qu'on ne peut pas concevoir qu'on n'ait pas senti plutôt ce dégoût, & cette double indigence, on voit sensiblement qu'on s'est trompé; mais quel regret mortel de n'être plus en état de remédier à la perte que nous a fait faire nôtre erreur.

Que c'est un spectacle bien triste, mais



bien propre à nous défabuser , & des plaisirs , & des biens de la vie , qu'une personne qui vient d'expirer. A peine a-t-on rendu le dernier soupir , que chacun garde un morne silence ; fût-ce la personne du monde la plus accomplie en toute sorte de belle qualitez , elle n'inspire plus que de l'horreur. Après quelques lugubres Prières , & quelques gouttes d'Eau-benite , avec quoi se terminent tous les Services , & les devoirs: on couvre ce corps avec le drap , on tire le rideau du lit , on se retire.

Qu'est devenuë cette beauté , cet embonpoint , cet enjouement ? Que sont devenus ces grands projets , cette riche fortune ? Que lui servent alors ces meubles précieux , & quels services peut-elle tirer de cette foule de domestiques ? Voilà donc où tout se termine ? mais où est cette ame , & que va devenir ce corps , ou , pour mieux dire , ce cadavre , dont on commence déjà à ne pouvoir pas supporter la puanteur ? Helas ! fût-ce le corps de la personne du monde la plus aimable , & la plus honorée , on ne peut plus le voir ; il faut au plutôt s'en défaire : Mari , Femme , Enfans , Amis , Proches , Voisins , Domestiques , cha-



cun s'empresse , pour ainsi dire , à faire tirer ce corps hors de la maison. Ceux qui ont eu le plus de tendresse pour cette personne , sont les plus empressez à s'en défaire ; on ne veut pas même en entendre parler ; on gage des gens pour l'emporter , & pour l'abandonner en proie aux vers ; on l'enferme dans une bière , on le couvre de terre ; & peut-on sans horreur penser à ce qui se passe dans le tombeau deux jours après.

Etes-vous en terre ? voilà qui est fait & chacun retourne à ses occupations , on songe à se faire d'autres amis , à prendre de nouvelles mesures , à profiter de vos dépouilles ; mais pour vous , vous voilà entièrement oublié ; on ne pense pas plus à vous , que si vous n'aviez jamais été au monde ; on se mocque de vôtre colere , on ne se met plus en peine de vos bonnes graces , on renverse souvent tout ce que vous avez fait , on ne vous compte plus pour rien ; & en effet , vous n'êtes plus rien parmi les hommes.

Il est vrai que le jour que vous mourrez , vos parens , vos amis verseront quelques larmes , dans la pensée qu'ils ont perdu quelque plaisir , ou quelqu'appui en vous perdant ; car il y a beaucoup de



pleurs dans le monde à la mort des proches, mais il y a encore plus de grimaces dans ces pleurs. En effet, on se consolera bien-tôt : & pour peu d'avantage qu'on trouve à vôtre mort, pour peu de part qu'on ait à vôtre heritage, on n'aura pas trop de peine à se réjouir. Jugeons de ce qu'on fera à nôtre égard après nôtre mort, parce que nous avons fait nous-mêmes après la mort des autres : nos Parens, nos Amis sont morts, avons-nous été long-temps à nous en consoler ? Et s'ils ont été assez malheureux pour se perdre, leur sçavons-nous fort bon gré de ce qu'ils se sont damnez, quand même ç'auroit été pour nous faire plaisir ?

Après cela, on compte beaucoup sur les biens, & sur les plaisirs de cette vie : après cela, on aime mieux s'exposer à se perdre, & à mourir damné, que de désobliger un ami.

A la verité, il est surprenans, qu'on pense si peu à la mort ; mais il est encore bien plus étrange, qu'on ne se convertisse pas quand on y pense. Combien de gens vivent comme s'ils étoient assurez de ne point mourir, ou de mourir plus d'une fois ; comme s'ils ne devoient



rien perdre en mourant mal ; ou comme s'il devoient recouvrer ce qu'ils auront une fois perdu.

Ne sommes-nous point de ce nombre ? Et quels sentimens aurions-nous à l'heure de la mort au souvenir des réflexions que nous faisons presentement, si nous ne tirons nul fruit de ces réflexions ?

Eh quoi, Seigneur ! seroit-il possible que la grace importante que vous me faites ne servît qu'à me rendre plus criminel, en ne me rendant pas meilleur ? Quel bonheur ! quelle grace ! pour un moribond si effraïé à la vûe des déreglemens de sa vie, & sur le point d'expirer, si vous lui donniez encore quelque mois de vie, quel usage feroit-il de sa santé ? Eh quoi, mon divin Sauveur ! Je reçois aujourd'hui un pareil bonheur, & comment pourrois-je n'en pas profiter ? J'avoué que ma vie a été jusqu'ici tres-criminelle, vous me faites grace pour quelque temps, & seroit-il possible que j'abusasse de cette grace ! Non, mon Dieu, je vais commencer dès ce jour ; je commence dès ce moment à réparer mes désordres, & à me disposer désormais par une vie vraiment chrétienne à une sainte mort. Ainsi soit-il.



*Mors peccatorum pessima. Psal. 33.*

O que la mort des pecheurs est malheureuse !

*O mors quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis ! Eccl. 41.*

O mort , que ton souvenir est cruel à un homme qui met tout son bonheur dans la jouissance de ses biens !

*Exibit spiritus ejus , & revertetur in terram suam : in illa die peribunt omnes cogitationes eorum. Psal. 145.*

Quand l'ame se séparera du corps , elle changera bien de sentimens ; à ce moment fatal cessent tous nos vains desirs , & toutes nos frivoles pensées ; à ce moment on est ce que l'on craignoit d'être , & à quoi on ne vouloit pas même penser.